INDUCTIONS PHYSIOLOGIQUES ET MEDICALES TOUCHANT LA FIN DE L'...

Francis Devay



PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
Rue Racine, 28, près de l'Odéon

EXTRAIT DE LA GAZETTE MÉDICALE DE PARIS

INDUCTIONS PHYSIOLOGIQUES ET MÉDICALES

TOUCHANT

LA FIN DE L'HOMME ET SA RÉSURRECTION.

LETTRE A M. L'ÉVÊQUE DE S...

Vous me faites l'honneur de m'interroger sur plusieurs points que l'on peut appeler de jurisprudence ecclésiastique, tels que l'embryologie sacrée, la nature du suicide, points dans lesquels notre belle science se trouve engagée concurremment avec la théologie. Les solides lumières dont est doué votre esprit vous font pressentir une foule d'inductions intéressantes et neuves de cet appel spécial à la science de l'homme. Les idées libérales et progressives qui, chez vous, s'allient à la foi sincère, à la vive piété, vous font désirer le concours d'études profondes au profit de l'enseignement théologique. Cette confiance dans ce que je puis appeler la moralité de la médecine fait honneur à votre jugement, et ne sera point trompée. La médecine, en effet, corrobore tout ce qui est noble et élevé. Comme elle donne à ses ministres les moyens d'approfondir mieux que tout autre l'étude du chef-d'œuvre de la création, elle fait ressortir avec un puissant avantage les notions qui intéressent la dignité humaine. C'est surtout pour ce dernier motif que j'essaye aujourd'hui de répondre à une des questions que vous m'avez adressées, sous forme incidente il est vrai. Est-il possible, me de-

mander vous, de tirer des faits physiologiques et médicaux, sinon des preuves, du moins des inductions favorables au dogme consolant de la résurrection ? Vous pensez avec juste raison que des faits de cet ordre auraient bien une autre valeur que ceux tirés uniquement de la psychologie, et constituant la monnaie courante de ceux qui tentent aujourd'hui de démontrer la spiritualité et l'immortalité de l'âme La prudente réserve que vous avez apportée dans la position du problème m'a seule engagé à faire quelques tentatives pour sa solution Comme vous le sentez vous-même, la résurrection ne peut pas se prouver scientifiquement, elle implique un fait de l'ordre surnaturel sans analogue avec les faits du monde présent, et que nous n'acceptons que par certaines lumières secretes de notre sens intime Mais à défaut de preuves directes et positives, la science de l homme qui tend à lui être utile et à le glorifier, nous guide vers des avenues pleines de grandeur ; elle soulève au loin le voile qui dérobe la perspective de la vie à venir, et démontre invinciblement que l'homme est l'*œuvre d'un grand dessein* De la multiplicité de certains rapprochements, de la réalité de certains faits, manifestations du dynamisme humain, naît l irrésistible conviction qu'il y a en ce dernier une somme d'activité et de forces dont nous ne pouvons apprécier la portée, et qui demeurent silencieuses dans la vie présente A en juger par quelques aperçus fragmentaires, nous pouvons induire que les facultés physiologiques de l homme peuvent aller au delà, qu'elles ne donnent point ici-bas tout ce qu'elles peuvent donner.

L'idée que nous nous formons de l esprit consiste dans la pensée et dans l'action, celle que nous avons du corps, dans la résistance Partout, dit l évêque Berkeley, où il y a un pouvoir reel, il y a un esprit partout où il y a résistance, il y a incapacité ou manque de pouvoir, c'est-à-dire négation d'esprit (1) Or les manifestations physiologiques sont engagées dans un corps, c'est-à-dire chargées d un poids, retenues par une résistance. L'organisme n'est pas la cause efficace et productrice des puissances virtuelles et radicales de l être, mais il est *simplement*, comme on l a dit *déjà*, une limite effective sans laquelle la réalisation extérieure de tout être fini serait impossible Il y a plus l idée que nous pourrions avoir d'un anéantissement total repose en entier sur une illusion Il est en effet pour le corps certains etats de langueur où l'âme se sent elle-même languissante, morne gênée dans toutes ses opérations Cet accablement lui parait alors un dépérissement interne de sa propre nature Quand le corps meurt et que l âme ne donne plus aucun signe de son existence la même illusion qui nous la faisait croire infirme dans un corps malade nous la fait croire morte dans un corps mort Lorsqu'on y réfléchit bien, l'on reconnaît aisément que l'hypothèse de notre extinction finale n a pas une autre garantie, on ne peut tirer de la science de l homme aucune autre induction en sa faveur. Vous aurez donc la bonté de me suivre attentivement dans les developpements

(1) Siris II 290

que je vais donner pour soutenir la thèse opposée, n'oubliez pas qu'ils consisteront davantage en rapprochements humains qu'en preuves directes et palpables. N'oubliez pas encore à cet égard cette maxime importante : « En aucune chose, l'expérience ne donne toute la vérité, les faits sont en quelque sorte multipliés par les idées, et le regard de la pensée s'étend au delà des limites de l'observation (1). »

Les physiologistes supérieurs ont mis en évidence deux faits importants pour la question qui nous occupe. Ces deux faits sont : 1° la personnalité physiologique, 2° la perfectibilité de l'organisation. Ces données tendent à fortifier cette induction, savoir : que l'être humain ira au delà des manifestations transitoires et phénoménales de son état organique actuel. Il y a dans la substitution rapide des molécules organiques, dans la succession des phases de la vie, un phénomène qui implique un dénoûment, une marche vers l'inconnu. *Trahit nos vitæ torrens ad oras æternitatis*, dit Haller (2). J'appelle votre attention sur les faits qui démontrent le mieux la personnalité physiologique, ils vous frapperont sans doute comme ils m'ont frappé moi-même.

L'hypothèse suivant laquelle les idées motrices (causes finales) émanent de la divinité et sont indépendantes de la matière, explique sans peine comment les différents organismes, leurs classes, leurs ordres, leurs familles, leurs genres et leurs espèces, quoique indépendants les uns des autres, expriment cependant d'une manière si frappante, l'influence originelle d'une idée régulatrice. Cette idée générale est suivie avec une précision tellement logique dans toutes les modifications offertes par les divers genres d'une famille, qu'il suffit souvent aux zoologistes de connaître les caractères d'une famille et de quelques-uns des genres qui s'y rapportent, pour prévoir l'existence des autres genres et de leurs particularités distinctives. L'état actuel de la création répond aussi à l'hypothèse d'idées actives originairement *implantées* dans l'organisme ; car lorsqu'un événement fortuit vient à détruire tous les individus d'une espèce organique, cette espèce *ne peut plus être reproduite par la vie générale de la nature*. La ressemblance que les germes de tous les êtres organisés ont entre eux sous le rapport de la structure primitive, puisque tous sont des cellules à noyaux, semble aussi prouver que la diversité des classes, familles, genres et espèces d'animaux et de végétaux qui se développent de ces germes, a pour cause, non leur structure ou leur constitution chimique, mais une idée *active innée* (3). Voilà un premier fait acquis, le second, c'est la perfectibilité de l'organisme.

---

(1) De Rémusat, Discours de réception a l'Académie française. — 1846.

(2) Elem. phys. corp. hum., t. VIII, p. 601. « Quiconque observe, dit Burdach, est frappé d'un pouvoir supérieur dans tout ce qui concerne la génération et la mort. »

(3) Muller, Manuel de physiologie, t. II, p. 488.

L'embryogénie donne la démonstration la plus rigoureuse d'une série anatomico-zoologique progressive, qui n'est que le moyen matériel d'arriver à la plus harmonieuse de toutes les formes, la forme humaine, à celle qui, résumant en elle la création tout entière, manifeste le progrès spirituel, c'est-à-dire le progrès selon l'intelligence (1), il faut bien reconnaître alors qu'une intelligence a voulu le but et que la série animale constitue l'œuvre à la faveur de laquelle cette intelligence y marche. Dans cette goutte imperceptible, où le savant ne voit guère autre chose que ce que Job y voyait : *une goutte de lait qui se fige, puis qui s'épaissit et se durcit*, l'esprit de vie imprime de nobles linéaments. En effet, deux vésicules emboîtées, la peau et l'intestin, constituent les êtres les plus simples, les zoophytes et les sangsues. L'embryon humain se compose aussi, au début de son existence, d'une enveloppe cutanée et d'un intestin. Mais combien est différente la destination de ces deux ordres d'animaux, de ces deux pôles de la ligne zoologique ! Cette enveloppe externe qui, chez les animaux inférieurs, ne cesse d'être une membrane, cette enveloppe se replie de mille manières diverses dans l'embryon humain en voie de développement; elle change de consistance et de nature, elle adopte des formes innombrables, et dans chacune de ces modifications, elle se livre à des fonctions particulières. C'est ainsi qu'elle se déprime d'abord à sa partie moyenne, de manière à dessiner la tête dans un bout et la partie pelvienne dans l'autre, que presque en même temps elle détermine les parois thoraciques et abdominales, que bientôt après naissent et se déploient dans son épaisseur les systèmes osseux, vasculaires, nerveux, etc. Ces diverses parties, selon la spécialité de leur nature, fonctionnent d'une manière propre, et réalisent, par l'harmonie ou la variété de leur jeu, le grand dessein de la nature, la perfectibilité de l'organisation humaine. Il s'ensuit, comme le démontre l'anatomie transcendante, que dans le règne animal, les animaux inférieurs sont des embryons permanents relativement à l'homme (2). Ce pouvoir, qui porte en lui la faculté de changer successivement les formes du corps, est une émanation d'un dynamisme doué de facultés progressives (3).

Vous savez que cette admirable manifestation n'est point seulement inhérente à la vie embryonnaire ; qu'elle se montre dans tout le cours de la vie humaine. Vous n'ignorez pas que c'est sur cette faculté que reposent les fondements de l'hygiène et de l'éducation. Celle-ci, en effet, n'est que l'art de développer et de perfectionner l'homme dans son âme et dans son corps ; c'est l'art de loger une âme saine dans un corps sain (4).

---

(1) Coste, EMBRYOGÉNIE COMPARÉE, t. I, p. 36.

(2) Voy. Serres, ANATOMIE TRANSCENDANTE, t. I, p. 131, 1842.

(3) Lordat, ÉBAUCHE D'UN TRAITÉ COMPLET DE PHYSIOLOGIE HUMAINE, p. 129.

(4) Voir, pour de plus grands détails à cet égard, notre HYGIÈNE DES FAMILLES, t. I, p. 80 et suiv.

Il y a, avons-nous dit, dans les facultés de l'être physiologique actuel, dans ses manifestations sensitives, des forces *en puissance*, qui ne trouvent point ici-bas leur emploi. Un auteur anglais, dans un ouvrage sur les preuves physiques d'une vie future, s'est servi de cette comparaison pour faire comprendre les entraves qui compriment la sphère d'activité de l'être humain soit dans ses sensations, soit dans ses perceptions. Dans la constitution présente de la nature humaine, dit-il, l'esprit peut être comparé à cette cavalerie arabe qui accompagne une caravane encombrée de ballots, embarrassée par des malades, des infirmes, et qui traîne péniblement cette longue charge à une petite distance chaque jour. Délivrez l'ardente escorte de l'obstacle pesant qui la retient, et vous la verrez s'élancer dans l'espace, à peine la rapidité des vents pourra-t-elle devancer sa course (1). Il est certain, en effet, que l'usage de nos sens limite au lieu d'étendre nos facultés perceptives; et que c'est une erreur de croire que les cinq sens dont est douée notre organisation physique constituent les seules voies par lesquelles puissent arriver nos perceptions. Combien de choses leur sont encore inconnues! Si nous n'avions point les cinq sens qui ne nous font connaître qu'une partie de la matière et de ses propriétés, si l'esprit était maître d'agir à leur place, combien de qualités ou de différences qui nous échappent, s'offriraient alors dans les substances matérielles que nous examinons! En effet, quelques-unes de ces substances affectent la vue, le goût, l'odorat par un mode propre aux ingrédients dont elles se composent, mais la combinaison de ces ingrédients, leur nature, leur affinité sont autant de circonstances mystérieuses pour nous. Notre connaissance de la nature, dans l'ordre où nous vivons, ressemble à notre manière d'explorer ce globe où nous sommes: c'est simplement à la surface des choses que s'arrêtent notre science et nos observations. La pauvreté de nos organes, même les plus étendus, se révèle surtout dans le défaut de pénétration de certains phénomènes sensibles, et l'esprit se trouve plongé dans une effrayante stupéfaction, lorsque, à l'aide d'instruments perfectionnés, il arrive sur les premières limites du monde microscopique, cette voie lactée des êtres organisés. La science vérifie chaque jour ces paroles de Malebranche: « Les petits animaux ne manquent pas aux microscopes comme les microscopes manquent aux animaux (2). » L'observation directe et l'étude attentive des faits élargissent chaque jour l'horizon de la vie: près des deux pôles, là où de grands organismes ne pourraient plus exister, il règne encore une vie infiniment petite, presque invisible, mais incessante (3).

Si j'étais compétent dans les questions qui ont trait au magnétisme animal, j'y puiserais sans doute de nombreux arguments pour démontrer combien de forces

(1) PHYSICAL THEORY OF ANOTHER LIFE. London, 1839.
(2) RECHERCHES SUR LA VÉRITÉ, t. IV, p. 67.
(3) Humboldt, COSMOS, p. 451.

et de manifestations inconnues gisent dans les profondeurs du dynamisme humain. Je suis loin de contester la possibilité de ces phénomènes, mais je n'en ai jamais été le témoin. Je vous signalerai d'autres faits que la pratique journalière de la médecine a fait apparaître aux yeux des observateurs les moins amis du merveilleux : ils ont rapport à l'exaltation momentanée des sens.

L'exaltation momentanée de la vue a lieu quelquefois à la suite de l'opération de la cataracte. Voici ce qui se passe : sans cause connue, sans symptômes d'inflammation oculaire, le malade qui vient d'être opéré aperçoit, malgré l'obscurité dans laquelle il est placé, malgré le bandeau qui lui ferme exactement les yeux, une lumière excessive, un jour immense, et, chose remarquable encore, il distingue les objets qui l'environnent, ceux mêmes qui sont à une distance plus éloignée. On est tout d'abord disposé à mettre en doute les récits du malade et à nier la possibilité des faits qu'il avance, puisqu'il prétend voir plus distinctement que les personnes qui ont d'excellents yeux et n'ont pas de bandeau. Un examen très-attentif prouve néanmoins jusqu'à la dernière évidence l'exactitude de ce phénomène bizarre, et Sanson rapporte que certains opérés qui présentent cette exaltation momentanée de la vue *peuvent même lire* dans un endroit tellement obscur que les personnes qui les soignent n'y voient absolument rien. Le docteur Tavignot, oculiste distingué, cite un fait plus étonnant encore. « Une dame était affectée d'une *atrésie pupillaire*, suite d'iritis et d'une cataracte capsulo-lenticulaire. Je lui pratiquai d'abord une pupille artificielle qui avait à peu près la dimension de la pupille normale, une petite hémorrhagie qui eut lieu pendant l'opération m'empêcha de reconnaître sur-le-champ la complication qui existait du côté de l'appareil cristallinien. Par conséquent il existait, après l'opération deux obstacles : celui formé par la cataracte, et l'autre qui résultait de la présence du sang dans le champ pupillaire et dans la chambre postérieure de l'œil. Il ne survint aucune complication, puisque la malade était complétement rétablie de son opération le quatrième jour. Cependant cette femme nous offrit, dans les dernières vingt-quatre heures, une exagération momentanée de la vue, portée à un tel degré que cela l'incommodait vivement. Ainsi je l'ai vue, les rideaux de son lit étant fermés, et des compresses pliées en plusieurs doubles et imbibées d'eau froide, placées convenablement sur ses yeux, pouvoir suivre à une assez grande distance les gestes des personnes qui l'entouraient, et tenir compte de tous leurs mouvements, et quoique la chambre fût à peine éclairée, elle se plaignait d'avoir trop de lumière (1). » Je vous ferai grâce de l'explication de ce singulier phénomène donnée par les médecins qui l'ont observé, ils y voient *une sorte de névrose qui se développe dans des conditions mal définies*. Ceci n'est qu'une pétition de principe ; il vaut mieux dire : j'en ignore les causes.

(1) Gaz. des hôp., 13 août 1846.

Le sens de l'ouïe acquiert aussi, dans quelques circonstances, une étonnante subtilité. Je voyais, il y a peu de jours, un jeune homme mourant entendre parfaitement ce que disaient les assistants, d'une voix très-basse et dans une pièce voisine. Il nous fut impossible, en nous plaçant dans les mêmes conditions que le malade et malgré la finesse exquise de notre sens, de rien percevoir. D'autres personnes répétèrent l'expérience et avec le même résultat. Ce jeune homme était doué d'une faculté auditive commune, et ne présenta du reste que peu d'heures ce symptôme exceptionnel. Ne savons-nous pas d'ailleurs tout ce que peut l'exercice, c'est-à-dire l'action soutenue de la volonté sur la perfectibilité de nos sens? On peut suppléer l'impuissance de ceux qui sont éteints en décuplant l'intensité fonctionnelle des autres. C'est ainsi qu'on voit des aveugles discerner les couleurs au toucher, que les sourds-muets comprennent ce que l'on paraît écrire sur leur dos. On a conservé des faits bien remarquables attestant le triomphe des efforts de la volonté sur les fonctions des sens : celui du sculpteur Ganivasius qui, devenu aveugle, continua de pratiquer son art avec succès, en se guidant par le toucher; de l'antiquaire Saunderson qui, aveugle aussi, distinguait néanmoins par le tact une médaille vraie d'avec une fausse. Ces exemples donnent donc le droit à un homme sensé de dire qu'il existe probablement dans la nature humaine des forces et des manifestations sensitives en puissance, et dont la portée dépasse les limites de l'expérience actuelle. Un naturaliste célèbre, Charles Bonnet, a dit, peut-être avec beaucoup de raison : L'homme n'apparaît pas ici-bas sous sa véritable enveloppe. Chez la plupart des hommes, la puissance musculaire est limitée; à plus forte raison chez les femmes frêles et débiles. Eh bien! l'on peut voir journellement, dans la pratique de la médecine, la force musculaire acquérir des développements inouïs. Nous avons vu des femmes assez chétives, dit un médecin distingué auteur d'un traité récent sur l'hystérie, acquérir alors une force telle que six hommes ne pouvaient pas les retenir, renverser, en se roulant par terre, les tables et les meubles, et inspirer un véritable effroi aux assistants (1).

Tous ces faits, nous l'avouons, ont quelque chose de saisissant, et ils rappelleront sans doute à votre mémoire ce beau passage où le prophète Isaïe parle de la vie réservée aux enfants de Dieu : « Ils renouvelleront leur force, ils s'élèveront sur des ailes ainsi que des aigles, ils courront et ne seront point fatigués, ils marcheront et ne failliront point (2). » Si nous osions nous-même comparer à quelque chose le déploiement des facultés physiologiques de l'être humain transporté dans un milieu où il n'y a plus d'*accidents*, nous l'assimilerions aux facultés visuelles de l'aigle ou du condor, n'acquérant toute leur intensité qu'à mesure que ces monarques de l'air gravitent dans les espaces atmosphériques. Les grandes

(1) Brachet, TRAITÉ DE L'HYSTÉRIE, p. 267.

(2) Isaïe, XL, 31.

élévations offrent seules un champ propre à l'épanouissement de leur ample rétine (1). Vous saurez du reste que ces exemples d'exaltation des sens ont tellement frappé l'esprit de quelques médecins anciens, qu'ils en ont tiré des inductions surprenantes touchant la nature primitive de l'homme. Il semble, disait Stahl, non de nos plus belles gloires, que ce soit un faible rayon de la lumière ineffable qui éclairait l'homme avant sa chute, et qui lui développait pleinement l'essence des êtres; car l'Écriture dit qu'à l'aspect des objets de la création, il donna à chacun un nom qui indiquait l'essence de ses propriétés (2).

La limitation des sens entraîne ou suppose celle de l'entendement. Ce dernier, enchaîné au contingent, au variable, ne saisit qu'une fraction minime des vérités qui sont de son domaine. La limite étant reculée, la faculté créatrice de l'esprit, l'enfantement des idées, l'imagination, se trouveront lancés dans la carrière de leurs véritables développemens. Dans cet état, les idées ne seront plus fortuites, involontaires ou confuses, elles seront enchaînées l'une à l'autre rationnellement, les impressions du moment se lieront sans effort aux impressions précédentes, et toujours suivant les règles de la convenance la plus exquise. Ainsi l'analogie sera substituée au hasard, et la vérité se trouvera où se trouve ici-bas l'accident. Toutes ces opérations n'entraîneront pour l'esprit aucune fatigue. C'est parce qu'il ne peut agir qu'avec l'aide et le consentement du corps que, dans la vie terrestre, il éprouve de la lassitude, mais dans l'état futur, débarrassé de telles épreuves, son activité sera tout ensemble immense et infatigable. Nous puisons dans certains faits médicaux des éléments bien propres à dégager les idées précédentes de toute fiction hypothétique, et à leur donner la valeur de l'induction. Le phénomène physiologique de l'*induction* qui, dans quelques circonstances, nous montre le principe moral de l'homme subsistant vivace, énergique, au milieu de l'organisme en ruines, est un sûr garant de la sublimité des voies à travers lesquelles va s'engager l'âme humaine, cette forme de l'essence éternelle, selon l'expression de Pindare, Αἰῶνος εἴδωλον. Dans quelques circonstances, l'excitement nerveux du cerveau, après avoir provoqué un délire très-fort, s'apaise et se soutient à un degré suffisant pour donner à la pensée une énergie et un éclat extraordinaires, ce qui est toujours le signe d'un grand danger et même d'une mort prochaine. Dans ce moment touchant et terrible, les malades qui avaient été dans le délire reviennent à eux, ainsi qu'Arétée l'a observé; leur raison, qu'ils viennent de recouvrer, paraît plus forte, leurs émotions sont plus touchantes, leurs idées, plus brillantes, plus vives, sont rendues avec cette éloquence admirable que l'on a appelée le *chant du cygne*, et à laquelle les

(1) L'anatomie comparée démontre que, chez les oiseaux à longue vue, tels que les aigles et les vautours, la rétine offre de très-grands plissements. (Voyez Desmoulins, DU SYSTÈME NERVEUX, t. II, p. 238. — 1820.)

(2) Cité par Grimaud, LEÇONS DE PHYSIOLOGIE, t. II, p. 455.

anciens, que ce prodige moral avait frappés, attribuaient sans hésiter une signification prophétique (1). Avant la mort, dit Haller, il n'est pas rare de voir les moribonds recouvrer la mémoire, la régularité de l'intelligence, qu'une longue maladie leur avait fait perdre (2). L'agonie a donc sa sagesse, et l'on voit souvent de simples jeunes filles, à l'âge le plus tendre, avoir une raison centenaire, devenir prophètes. Le grand homme mourant a je ne sais quoi d'imposant et d'auguste; il semble qu'à mesure qu'il se détache de la terre, il prend quelque chose de cette nature divine et inconnue qu'il va rejoindre (3). « Quand Lachesis n'a plus de lin, dit l'Homère du christianisme, l'âme se sépare de la chair, et elle emporte avec elle, renfermées dans sa vertu, les facultés humaines et divines. Les facultés sensibles sont toutes quasi-muettes, mais la mémoire, l'intelligence et la volonté ont dans leur action plus de subtilité qu'auparavant (4). »

On a vu des hommes de génie parvenus aux confins de la triste caducité sentir une sorte de *trop plein* dans leurs facultés créatrices ; l'inertie des fonctions organiques pouvait seule comprimer l'élan de leur imagination. « Je vais te dire à l'oreille, écrivait l'illustre Goethe à son ami Zelter, j'éprouve le bonheur de sentir qu'il me vient dans une haute vieillesse des idées qui, pour être poursuivies et mises en œuvre, demanderaient une réitération de l'existence (5). » Ce que j'ai vu de plus commun, dit un physiologiste éminent, parmi les hommes qui ne jouissaient pas du bienfait de la foi, ce sont les sceptiques. Plus ils avançaient en âge, plus ils étaient convaincus du contraste qui existe entre la vieillesse de la force vitale et l'*insénescence* de leur entendement. C'est vous dire que cette remarque affaiblissait tous les ans dans leur esprit les probabilités de l'anéantissement de leur puissance mentale (6). Faut-il dès lors ne voir dans la mort qu'une longue défaillance? Ne serait-elle point le plus puissant acte de la vie, comme le proclamait à sa dernière heure un homme jeune, éloquent et enthousiaste? (7) De fortes présomptions portent à penser qu'au moment de la mort, au péristyle de l'éternité, il se passe dans l'intimité de la pensée des changements subits et merveilleux ; que Dieu dilate encore son infinie miséricorde

---

(1) Moreau (de la Sarthe), ENCYCLOPÉDIE MÉTHODIQUE, t. IX, p. 169.

(2) ELEM. PHYS. CORP. HUM. *Ante mortem non rarum est convalescere misaros et memoriam recuperare sanamque mentem*, etc. Le grand physiologiste attribue ces phénomènes à la décadence même de l'organisme : *Forti et ex eâ debilitate quæ in universâ machinâ invaluerit*, ajoute-t-il, t. V, p. 568.

(3) Thomas, ÉLOGE DE MARC-AURÈLE.

(4) Dante, PURG., cant. XII.

(5) BRIEF WECHSEL, t. IV, § 278.

(6) Lordat, PREUVES DE L'INSÉNESCENCE DU SENS INTIME DE L'HOMME, p. 131.

(7) Vergniaud, BANQUET DES GIRONDINS.

en faveur de sa créature Comme le médecin, vous avez pu voir souvent, dans l'exercice de vos fonctions sacerdotales, le mourant plongé dans l'obscurité qui voile ses derniers instants perdre toute conscience de ce qui se passe autour de lui, ne rien voir, ne rien entendre; mais vous avez pu constater que son *sensorium commune* qui avait perdu la faculté d'être affecté par les choses vulgaires, était encore excité au moment suprême par les impressions d'un ordre supérieur, un grand silence se fait alors dans les profondeurs de l'âme, pendant lequel les voix de la raison et de la conscience retentissent formidablement. Les criminels sont à cet égard peut-être ceux qui répondent le mieux à l'idée de dignité morale de notre être. Ils meurent, dit un de nos confrères qui les a observés de près, à part quelques exceptions rares, non en cagots, mais comme des êtres en qui se sont révélées à l'heure suprême des choses dont nous ne pouvons avoir conscience que par l'aveu qu'ils en font... Lorsque l'homme physique est démoli, l'homme moral apparaît tout ce qu'il aurait pu être sans les besoins grossiers, sans les passions instinctives, sans les calculs matériels de l'égoïsme (1)

Nous ressemblons, d'après Platon, à des hommes qui, dès leur enfance nourris dans une caverne, tournent le dos à la lumière et ne contemplent que des ombres. D'après les faits qui précèdent, on peut voir combien cette comparaison est pleine de justesse. Il est certain que par rapport à l'universalité des choses notre âme est plongée ici-bas dans un demi-sommeil, dans une illusion. Le monde des choses intelligibles, d'après Leibnitz, a trop d'étendue pour nous, et nous en connaissons trop peu pour en pouvoir remarquer l'ordre merveilleux. Nous avons à attendre, sous ce rapport, de nouveaux développements.

La résurrection implique le réveil de l'organisme, de tout ce qui constitue la personnalité humaine. Ce que le christianisme nous ordonne de croire, c'est la survivance de notre conscience personnelle *revêtue d'un corps*, c'est la perpétuité de notre sens du bien et du mal; c'est la continuation de notre sensibilité au plaisir et à la douleur; c'est le souvenir non interrompu, dans une autre vie, des événements qui nous seront arrivés ici-bas et des impressions morales que nous y aurons ressenties. La matière doit donc avoir aussi son triomphe. En effet, dit Tertullien, l'âme n'est pas l'homme par elle-même, puisque après que cette masse d'argile fut nommée l'homme, elle lui fut donnée pour l'animer; et la chair n'est pas aussi l'homme sans l'âme, puisque dès que l'âme est au dehors, elle n'a plus que le nom de cadavre, de sorte que le nom d'homme est comme une chaîne dont les deux substances mêlées l'une dans l'autre sont étroitement liées, et que tant que le nom subsiste il ne se peut qu'elles ne soient point unies ensemble (2) Ceci, comme vous le remarquerez sans doute, est évident, logique.

(1) Lauvergne, Les forçats considérés sous le rapport physiologique, moral et intellectuel, p. 208

(2) De la résurrection de la chair, XXVI

Quant à la destruction des molécules organiques, vous savez que ce n'est pas là une difficulté. Tertullien a traité la question en savant véritable, et la science moderne a donné gain de cause à plusieurs de ses assertions. Il est un passage que je veux surtout vous faire remarquer. « Ce que tu crois être la mort du corps, dit-il, n'est que sa retraite; l'âme ne se retire pas toute seule, *la chair a aussi ses retraites*, et ces retraites sont les eaux, les feux, les oiseaux et les bêtes brutes. Lorsqu'il semble qu'elle se dissout dans ces substances, elle s'y écoule seulement ainsi que dans des vases; et si les vases se dissipent, elle s'en écoule encore, et comme si elle sortait de l'embarras de plusieurs tours et retours, elle est rejetée dans la terre sa première origine (1). » On sait maintenant que ce que le vulgaire nomme corruption, destruction, n'est qu'une modification dans l'arrangement des principes élémentaires, une disposition des mêmes substances sous d'autres formes, sans qu'il y ait du reste ni perte ni destruction d'un seul atome (2). Les matériaux organiques confondus dans des composés moléculaires ne sont donc point perdus et le Tout-Puissant saura rappeler d'une autre manière la chair quelque engloutie et consumée qu'elle puisse être. Les fidèles, dit saint Augustin, ont la promesse que leur chair elle-même et tous ses membres, rappelés souvent de leur profond évanouissement, au fond de la terre, au plus secret abîme des éléments, seront rendus à la vie et restitués dans leur intégrité primitive (3). En quelque lieu qu'elle soit, la chair est en dépôt sous la main de Dieu. Qu'elle ait été réduite à l'état de gaz par la combustion, que quelques-unes de ses parcelles terreuses adhèrent aux fucus qui tapissent les couches profondes de l'Océan, qu'elles soient enfouies dans le sol où succombèrent les légions de Varus, elle est destinée à éprouver de nouveaux tressaillements! « et je commanderai aux poissons de la mer qui rendront les os qu'ils auront dévorés, et je joindrai les membres et les os les uns aux autres (4). » Je terminerai par un dernier rapprochement.

Vous savez sans doute que les travaux des tératologistes modernes, nous ont fait comprendre que les *monstruosités* n'étaient que des déviations accidentelles d'un type primitif. Une des plus brillantes entreprises de l'histoire naturelle philosophique, selon Cuvier, a été celle de faire voir qu'un grand nombre d'organisations en apparence très-différentes se laissent ramener cependant à un plan commun et se composent de parties de même nature, variant seulement dans les proportions. Je veux mettre simplement ces principes, issus des travaux modernes, en regard d'un fragment du beau TRAITÉ DE LA RÉSURRECTION

(1) Ouvr. cité, XXVIII.

(2) Voy. Dumas, STATIQUE CHIMIQUE, Herschell, DISCOURS SUR L'ÉTUDE DE LA PHILOSOPHIE NATURELLE, part. 1re, chap. 3.

(3) CITÉ DE DIEU, 3, XII.

(4) Apoc., 2.

DE LA CHAIR de Tertullien. Vous y verrez une sorte de pressentiment du point de vue où la science actuelle devait se placer. L'illustre apologiste de la religion chrétienne, répondant à l'objection la plus ordinaire que lui proposaient les philosophes sceptiques de son temps, s'exprimait ainsi : « Si, disent-ils, une seule et même substance se rétablit avec sa figure, ses linéaments, ses qualités, il s'ensuit qu'elle se rétablira avec toutes les autres marques qui la font reconnaître, ainsi les aveugles, les boiteux et les paralytiques reviendront avec ce qu'il y a de plus remarquable dans leurs défauts.... Mais qu'est-ce que croire la résurrection, sinon la croire tout entière ? Si la chair doit être rétablie après la dissolution, elle sera bien plutôt rétablie dans ses défauts corporels ; les plus grands effets des œuvres de Dieu doivent servir de règles pour les moindres. Le retranchement ou la rupture de quelque membre, n'est-ce pas la mort du membre même ? Si la résurrection détruit la mort de tout le corps, ne détruira-t-elle pas la mort d'une partie du corps ? S'il se fait un changement en nous pour nous élever à la gloire, pourquoi ne s'en fera-t-il pas en nous pour nous rendre notre chair délivrée de ses incommodités ? Les imperfections du corps *sont des accidents* ; ce qui nous est propre et naturel, c'est que le corps soit entier ; la nature qui préside à notre naissance nous forme tous parfaits, et si nous apportons quelque imperfection du sein de notre mère, c'est un défaut qui arrive à un homme, lequel n'avait rien d'imparfait, il est homme avant qu'il survienne un accident qui cause la difformité ; et de la même sorte que Dieu lui donne la vie, il lui en fait la restitution ; tels nous étions quand nous l'avons reçue, tels nous la recouvrerons, nous serons rendus à la nature et non *pas à la disgrâce*... Ainsi ressusciter un mort, ce n'est autre chose que de le rétablir dans son entier, et cela est nécessaire de peur qu'il ne soit encore mort en cette portion de lui-même qui ne serait pas ressuscitée. »

Est-il possible maintenant de tirer quelques inductions concernant les admirables métamorphoses qui doivent survenir dans la trame organique de l'homme ressuscité et parvenu dans ce lieu que la tradition universelle dénomme le séjour de rafraîchissement, de lumière et de paix ? Ceci dépasse les limites de notre conception ; il s'agit de faits qui sont sans analogues, que l'homme n'a jamais pu comprendre ; je me bornerai cependant à un simple rapprochement.

Le diamant et le carbone sont un même corps sous des états différents. Ces états divers que les corps peuvent revêtir n'ont rien aujourd'hui qui puisse nous surprendre ; le diamant n'est pas un exemple unique, le soufre et le phosphore sont dans le même cas. Aussi a-t-on créé, en chimie, un mot pour désigner un ordre si remarquable de phénomènes. On appelle *isomères* les corps qui peuvent changer tour à tour de formes, d'aspect et de propriétés *sans cesser d'être eux-mêmes*. Un fait semblable prépare mon esprit à concevoir la possibilité de réalisation des promesses évangéliques : *Seminatur in corruptione surgit in gloria*, je n'en demande pas davantage. Il est encore d'autres promesses consolantes que mon esprit peut également accueillir : elles ont trait à l'*impassibilité*

des corps. Il est dit que l'homme, arrivé dans la demeure qui lui est propre, *domum æternitatis suæ*, ne ressentira plus l'aiguillon du besoin ni celui de la douleur, que ses larmes seront à jamais taries (1). Pourquoi récuserai-je la possibilité d'un tel progrès dans les facultés de la nature humaine, lorsque chaque jour je suis le témoin des plus singulières aberrations de ces mêmes facultés?

Il est des circonstances pathologiques (sans y comprendre la paralysie) où le corps est réellement impassible. Les organes ne ressentent plus l'impression des modifications les plus énergiques. Les Sanniâsis, les fakirs jogins de l'Inde se plongent dans des extases ou des ravissements d'esprit pendant lesquels ils cessent de sentir le choc du monde intérieur. Quelques maniaques sont dans un état de délire tel, qu'ils paraissent n'avoir ni le sentiment de leur existence ni celui de leurs besoins, ils refusent alors la nourriture. On en voit qui, au milieu de l'hiver, ne peuvent supporter le plus léger vêtement, qui, nus, recherchent encore le froid; on en voit prendre la neige à poignées et la faire fondre avec délices sur leur corps, rompre la glace d'un marais, d'une rivière pour s'y plonger (2).

Ici, monseigneur, je terminerai les développements que vous m'avez demandés sur une des questions les plus graves, et j'ajouterai les plus solennelles pour l'humanité. Une plume plus habile que la mienne eût sans doute fait valoir davantage les arguments que je vous ai présentés, mais dans l'imperfection de ce travail, c'est moi seul qui suis en cause.

Comme vous avez pu le voir, la Science de l'Homme s'accorde avec la philosophie chrétienne, fondée en entier sur le triomphe de la vie sur la mort, de l'être sur le néant; elle aussi étend et fortifie nos pressentiments d'immortalité. Notre individualité physiologique aspire à ce beau don de la vie exercé dans sa plénitude, elle aspire à un milieu où, pour emprunter le langage de Bossuet, tout est action, où tout est vie, rien ne s'affaiblit, ni ne se relâche, ni ne se ralentit jamais. Il y a dans notre être physiologique un principe qui a soif de l'état tranquille du bien-être, de l'absence de la douleur, comme dans notre être moral il y en a un qui demande à se rassasier de la vérité absolue. L'idée du bonheur, dont les spiritualistes tirent un immense parti pour démontrer l'immortalité de l'âme, est une idée complexe, il y a en elle autant d'émotions sensuelles que de sentiments moraux. Et tout homme qui, dans l'énergie de la jeunesse, au sein d'une nature splendide et parfumée, a ressenti toute la délectation attachée au seul sentiment de l'existence, a compris cette vérité. Il a compris qu'il devait un jour exister pour ses organes, pour sa sensibilité physique, un séjour de plaisirs sans fin et sans mélange.

---

(1) *Non esurient neque sitient amplius... absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum... neque dolor erit ultra.* (Apoc. 21.)

(2) Esquirol, MALADIES MENTALES, t. II, p. 156.

L'antiquité, vous le savez, nous a donné souvent des preuves de son respect pour les morts. On approuve fort, dit Plutarque, une loi de Solon qui défend du dire du mal de ceux qui ne sont plus. En effet, c'est un devoir religieux et saint que celui qui nous fait regarder les morts comme sacrés (1). Les inductions que nous puisons dans la science, et que nous mettons en regard des paroles consolantes de la parole divine, doivent nous convaincre aussi nous-mêmes que ceux qui nous furent chers, et qui nous ont précédés dans le sentier de la mort, ont revêtu un degré plus éminent dans la hiérarchie des êtres, que leur esprit se rassasie désormais à la source de toute vérité. Le pâtre obscur, et qui fut ignorant ici-bas, en sait plus maintenant *sur* toutes choses que Newton, l'esprit qui déroba la plus large part au secret de la création. L'homme est donc aussi pour nous la *plante mystique de la résurrection*, comme l'ont défini quelques pères. Pas plus que vous, nous ne pouvons admettre la confusion de l'individualité humaine dans les flots d'un océan sans rivages, ou sa transformation dans l'éther fluide et lumineux. Aussi la plus belle épitaphe qu'un physiologiste véritable puisse désirer voir inscrite sur sa tombe est celle que j'admirais un jour sur un monument d'un style simple et sévère : *Non sunt tenebræ et non est umbra mortis.*

J'ai laissé de côté toutes les questions relatives à la responsabilité morale ; je n'avais point à m'en occuper. Mais l'induction, telle qu'elle découle des principes de ce travail, la laisse subsister dans son entier. Car encore, dit Bossuet, que notre esprit soit de nature à vivre toujours, il abandonne à la mort tout ce qu'il consacre aux choses mortelles ; de sorte que nos pensées, qui devaient être incorruptibles du côté de leur *principe*, deviennent périssables du côté de leur *objet*. Ainsi, tout ce qui n'aura point été conçu au point de vue de la stricte équité, tout ce qui aura été contraire aux inspirations de la conscience, sera trouvé trop léger dans la balance : la pensée se condamnera elle-même.

Je suis, monseigneur, etc.

FRANCIS DEVAY.

Lyon, novembre 1847.

---

(1) VIE DE SOLON, § XXVII.